



GENERAL ASSEMBLY ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ASSEMBLEIA GERAL جمعية عمومية

#CODESRIA14

Creating African Futures in an Era of Global Transformations:

Challenges and Prospects

Créer l'Afrique de demain dans un contexte de transformations mondialisées :

enjeux et perspectives

Criar Futuros Africanos numa Era de Transformações Globais:

Desafios e Perspetivas

بعث أفريقيا الغد في سياق التحولات المعولمة :

رهانات و آفاق

**Du corps féminin comme corps pathologique : disqualification sociale et
biopouvoir en Algérie postcoloniale**

Hervé Tchumkam



CODESRIA

08 - 12 June / Juin 2015

Dakar, Senegal





La question de l'écriture des femmes ou celle de la représentation du corps féminin occupe sans cesse une place centrale dans l'imaginaire africain. Tantôt représentée comme objet et silence de l'histoire, tantôt comme personnage autour duquel vont se (dé)construire les hiérarchies et codes sociaux admis, la femme demeure la plupart du temps cette figure singulière autour de laquelle la fiction s'infléchit, pour le meilleur et pour le pire. A l'opposé d'Odile Cazenave (1996) selon qui c'est avec les écrivaines que la femme commence à envahir véritablement le monde de la fiction francophone en Afrique, je suggérerais que depuis des textes comme *Les bouts de bois de Dieu* (1960) de Sembene Ousmane, le sujet féminin constitue déjà l'un des points saillants de la fiction. Evidemment, que Penda - leader de la grève des cheminots dans le roman susmentionné de Sembene Ousmane - soit prostituée et paradoxalement celle dont le courage permettra la résistance efficace à l'ordre colonial est hautement suggestif en ceci qu'elle représente une figure atypique. Cette posture paradoxale du sujet féminin l'est d'ailleurs encore plus dans les romans du Maghreb, en raison sans doute du poids du répertoire anthropologique ainsi que de la difficulté qui existe parfois à se départir de certaines valeurs religieuses et traditionnelles. Tout se passe en effet comme si le corps de la femme devenait automatiquement un corps malade, simplement en raison du sexe féminin. C'est précisément au cœur de ces tensions entre les valeurs traditionnelles et la volonté et les ambitions du sujet féminin que s'inscrit le roman *La jeune fille et la mère* de Leïla Marouane. Paru en 2005, ce roman court mais difficile est une fictionnalisation de deux destins parallèles mais similaires, celui d'une mère et de sa fille. Dans ce texte, Leïla Marouane raconte, avec un réalisme parfois déconcertant qui allie hypotypose et descriptions détaillées, les mésaventures de Djamila, jeune fille d'une famille modeste du Sud de l'Algérie, au combat avec elle-même et la société- dont sa famille- pour avoir osé explorer sa sexualité, point de départ de frasques dont la conflagration va être l'émergence d'un destin de rebelle. Mais au-delà d'une réflexion sur la condition féminine, je montrerai également que *La jeune fille et la mère* de Leïla Marouane est un roman dont on peut dire que, au final, le destin de la femme est un prétexte efficace de mise en relief du destin de l'Algérie tout entier face aux forces destructrices de la spirale infernale de la (post)colonie. Dans un premier temps, je montrerai en quoi la représentation de la femme dans le roman de Leïla Marouane participe d'une remise en question de ce que j'appelle l'empire de la subalternité et du biopouvoir. Ensuite, dans un deuxième moment, je m'attèlerai à montrer qu'en réponse au contrôle du corps féminin qui emprunte les voies biopolitiques, les transgressions opérées par la femme dans le roman s'appuient énormément sur les éléments du passé colonial de l'Algérie et des luttes nationalistes que le pays a connues, instituant du même coup le corps féminin comme métaphore du corps national au cœur de cette fiction.

L'empire de la subalternité

Selon Valérie Orlando, le roman maghrébin de langue française est un puissant répertoire des batailles et des représentations de la femme originaire d'Afrique du Nord. Ainsi qu'on peut le lire dans sa pensée, non seulement le roman de femmes au Maghreb sert de lieu de site de





revendication d'appel à la justice, mais il assure aussi d'une certaine manière une posture d'individuation, l'histoire d'une femme ne cachant que celles, pareilles, de centaines d'autres. L'affirmation de Valérie Orlando reprise ci-dessous servira de cadre de départ pour ma réflexion.

Through their narratives Maghrebien Francophone authors such as Leïla Sebbar and Assia Djebar have sought to analyze the shortcomings of the complex social and political arena of the Maghrebien woman. Negotiation between social, racial and gender spheres are a constant battle for the Maghrebien woman, whether she lives in exile or in her home country. It is through writing that these authors study their own history as well as that of hundreds of women who have no voice or sociopolitical recourse in their respective societies (1995:15).

On le voit, il n'y aurait d'écriture maghrébine féminine que d'écriture militante, que l'auteur soit en exil ou dans sa patrie natale. Ce constat alerte est d'autant plus valable pour la compréhension de *La jeune fille et la mère* de Leïla Marouane que le titre à lui seul en tant qu'élément paratextuel invite le lecteur à aisément deviner de quoi il sera question dans le texte. En effet, avec ce titre Leïla Marouane s'inscrit à l'envers de la titrologie qui privilégiait les titres-objet, et qu'avaient fait leurs des grandes figures de la littérature maghrébine tels Driss Chraïbi (*Les boucs*, 1955), Assia Djebar (*Les alouettes naïves*, 1967) ou encore Rachid Boudjedra (*L'escargot entêté*, 1977). En tant que tel, le syntagme « la jeune fille et la mère » suggère une similitude soit de caractéristiques, soit de destin, analogie rendue ici évidente par l'utilisation de la conjonction de coordination « et » qui a valeur d'addition de deux éléments de même nature ou de même fonction.

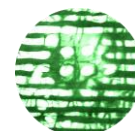
Mais dans le roman de Leïla Marouane, un peu plus que la même nature et la même fonction, la jeune fille et sa mère partagent clairement les mêmes douleurs, uniformes dans leur nature mais à géométrie variable pour ce qui est de leurs déploiements, et même de leurs motivations. C'est en fait de la condition marginale de la femme qu'il s'agit, telle qu'elle apparaît dans l'univers de la fiction reprise ici sous la plume de la romancière algérienne. Les manifestations de l'objectification des femmes faisant souvent l'objet d'une espèce d'inventaire des moments de subalternité, je procéderaï autrement, en montrant plutôt comment l'espace, la religion et le biopouvoir (contrôle des corps ou pouvoir exercé sur le corps) participe dans le roman de la mise au ban du personnage féminin. Le roman s'ouvre en fait sur la narratrice qui s'étonne de ce que son père l'a surpris faisant l'amour dans un jardin public avec l'ébéniste du village, et un peu à la manière d'un détective chargé d'élucider le mystère, elle envisage les raisons de la présence de son père en ce lieu qui « n'était ni son chemin habituel ni son lieu de prédilection » (11). Dans le flot de sa pensée, la narratrice admet qu'en raison des pouvoirs en son père investis par les hommes et la religion, les raisons de sa présence dans ce jardin public en ce moment précis, quels qu'ils soient, ne changeront rien en son sort. Autant il est vrai avec Beïda Chikhi que « le religieux est à l'heure actuelle ce par quoi l'homme s'exprime le plus énergiquement » (1996 :217), autant Leïla Marouane





inscrit significativement le fait religieux à l'ouverture même de son roman. Ainsi apprendra-t-on par la voix de Djamila la narratrice que les circonstances de sa découverte nue par son père « ne changerait en rien sa décision de se débarrasser [d'elle] au plus vite, plus vite qu'il ne l'avait lui-même prévu, et de la façon la plus légale qui soit. Devant Allah et devant les hommes. » (11) Le roman dès son ouverture pose ainsi de manière lancinante non pas la religion comme problème en tant que tel, mais la manière dont elle est interprétée par les hommes pour perpétuer le patriarcat et soumettre les femmes. A propos d'interprétation de la religion et de la mise en application de la distribution problématique des temps et des espaces, de la parole et du silence, la narratrice informe le lecteur que son père, mâle, avait une concubine sans que cela ne pose jamais la moindre anicroche. Autrement dit, la soumission de la femme dans la société mise en narration par le texte s'appuie sur une manière bien masculine et arbitraire d'appliquer les textes sacrés, laquelle aboutit en la posture du père de famille en tant qu' « Envoyé » de Dieu (29) sur terre, ainsi que l'affirme Djamila. Déjà à ce niveau, la relation est claire qui s'établit entre le religieux et le politique, autour de l'idée de « partage du sensible » qu'a théorisé Jacques Rancière. Pour lui, l'idée du « partage du sensible » renvoie à « un découpage des temps et des espaces, du visible et de l'invisible, de la parole et du bruit qui définit à la fois le lieu et l'enjeu de la politique comme forme d'expérience. La politique porte sur ce qu'on voit et ce qu'on peut en dire, sur qui a la compétence pour voir et la qualité pour dire, sur les propriétés des espaces et les possibles du temps » (2000 : 14).

Cette disposition qui donne aux hommes le pouvoir absolu tout en condamnant les femmes à l'obéissance et à la soumission trouve son expression peut-être la plus radicale dans le pouvoir de la répudiation dont disposent les époux. Et en tout état de cause, la mère de la narratrice sera répudiée après la découverte par le père de la scène de l'acte sexuel de sa fille. La virginité de la femme devient, dès lors, la condition de l'honneur et même de la présence de la mère dans le foyer conjugal. Du coup, la femme répudiée se trouvera systématiquement condamnée à un destin d'errance, étant entendu que même sa famille ne voudrait plus d'elle tel que c'est le cas pour la mère de la narratrice de *La jeune fille et la mère*. Répudiée et pour cette raison devenue *persona non grata*, elle retournerait aux enfers, étant donné qu'elle avait précédemment épousé le père de la narratrice contre la volonté et en l'absence du sien. Et cette condition misérable des femmes, elle fut autant présente dans la jeunesse de la mère de Djamila, la narratrice, qu'elle l'est dans celle de sa fille. Choissant une narration par rétrospection, Leïla Marouane par le truchement de sa narratrice revient sur le passé de la mère dont on apprendra que, mineure de 15 ans, elle avait échappé au viol par la soldatesque coloniale de justesse, gisant nue devant son propre père lui-même copieusement battu et torturé. Seulement, en raison de la religion, le mariage étant impossible entre elle, musulmane, et l'officier qui la sauva du viol, français, et à qui son père l'avait promise, ce dernier tentera de la marier de force au valet de la ferme familiale avant qu'elle opte pour la fugue. Cette mère, cette femme résolue à conquérir le savoir se verra donc réduite à une vie de





péripéties qui la mèneront à un mariage dont la fille rend compte du bilan de la manière la plus crue qui soit. Pour la mère « effrénée dans son élan de s'affranchir des maîtres comme elle les désignait avec ironie », le mariage n'est au fond rien d'autre qu'« une histoire de sexe » (23), et d'après sa fille, narratrice, le sort de la mère se résumait en « une alternance de grossesses, de fausses couches, de coïts forcés, de répudiations et de taches ménagères. Une vie débilante à souhait » (13). Du statut du personnage féminin, l'on comprendra aisément qu'il découle d'un antagonisme entre les hommes et les femmes, clash à l'issue duquel la femme se contentera d'être une simple caisse de résonance de la volonté masculine, lorsqu'elle n'est pas tout simplement « un dépôt de spermatozoïdes, un nid à avortons » (24) pour reprendre la mère de Djamila.

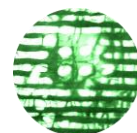
Le contrôle du corps féminin (ou du biopouvoir)

Plus révélateur pour la compréhension des modalités de la représentation du personnage féminin est, dans *La jeune fille et la mère* de Leïla Marouane, la manière dont le patriarcat et par extension la société organise le contrôle du corps féminin, paradoxalement sacralisé et désacralisé. Je parle ici de « désacralisation » plutôt que de « profanation » parce que, ainsi que je le montrerai plus tard, la profanation dans ce texte et selon l'acception philosophique que je lui donne, participera plutôt de l'affranchissement du sujet féminin, pour ainsi dire. Pour revenir donc au contrôle du corps de la femme et aux mécanismes de mise en place d'une biopolitisation de l'être féminin, il faut dire que le roman regorge de scènes assez évocatrices de la manière dont les femmes sont contrôlées, leur corps devenant de purs objets livrés aux contrôles, caprices et abus des pères ou des époux. L'espace de la fiction, carcéral par définition, se constitue dès lors comme essentiellement dysphorique pour la gent féminine, et se transforme progressivement en une espèce de camp à l'intérieur duquel le corps des prisonniers ou des détenus est marqué. Le sexe de l'autre est d'autant plus marqué dans *La jeune fille et la mère* qu'on pourrait suivre Michel Bozon pour dire que « la sexualité de l'autre est souvent utilisée dans la construction des stéréotypes(...) qui disent à leurs manières les rapports qui existent entre les peuples, en même temps que les rêves ou les hantises d'une époque » (2002 :85) Dans l'imaginaire de Leïla Marouane en effet, le corps de la femme apparaît clairement comme malade et par conséquent mis à disposition non seulement par les sujets mâles, mais aussi par les dépositaires de l'ordre colonial, en la personne des soldats coloniaux. La colonisation en Afrique du Nord, en plus de la spoliation des ressources, organisait l'ensemble des populations comme objets de la volonté et du désir du maître colonial, et les femmes doublement. Comme le montre Christelle Taraud dans *La prostitution coloniale*, les femmes maghrébines à cette époque sont passées de la domination masculine à la domination coloniale, l'une des premières « inventions » de l'armée française en Algérie étant de réglementer la prostitution, livrant ainsi les femmes nord-africaines à tous les abus et fantasmes de militaires français. Les soldats français en Afrique du Nord s'arrogeaient en effet « le droit du coït », que Christelle Taraud définit comme « le produit d'un discours de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Afrique du Nord » (2003 :



317). On comprend donc que le corps de la femme nord-africaine devenait un site privilégié de l'exercice du pouvoir masculin, et colonial.

En outre, l'évocation du voile dans le roman est à ce sujet évocateur, bien que le voile dans le passage cité ci-dessous assume une fonction paradoxale en ceci que conçue pour cacher le corps de la femme, celle-ci pourrait s'en servir véritablement comme arme de combat. Il suffit pour s'en convaincre de marquer un temps d'arrêt sur les propos suivants de la grand-mère de Djamila à sa mère : « Tu t'y habitueras, lui disait alors sa mère. Si bien que l'idée de traverser la ville sans le voile te semblera un cauchemar, et tu verras bientôt combien c'est agréable et confortable de voir sans être vue. » (15) De la même manière, les décisions du père de priver la fille de ses bijoux, de lui couper les cheveux, ou encore de lui asséner des coups, participent efficacement de cet exercice du pouvoir paternel ou marital qui fait du corps le réceptacle à la fois des désirs et des frustrations les plus saugrenues. Plus grave encore est l'inspection du vagin de la fille après que son père l'ait surpris en pleine scène d'amour dans le jardin. La narration minutieuse et détaillée du voyage de Djamila et de son père en pleine nuit à destination de la maison d'une vieille femme pour que cette dernière, s'improvisant gynécologue, s'assure de la virginité de la jeune fille est saisissante. En présentant cette scène, ainsi que plusieurs autres comme celle des assauts d'un groupe de vieilles femmes pour arracher Djamila à sa vie et la contraindre au mariage forcé, Leïla Marouane réussit un coup de force qui est à souligner. Il s'agit en fait de l'introduction d'une nuance notable, à savoir que la subalternisation des femmes dans la société algérienne n'est pas uniquement et systématiquement le fait des hommes. Encore qu'au regard de la posture et de la fonctionnalité différentielle des frères de Djamila, force est d'admettre que contrairement aux clichés, il existe dans la société maghrébine des hommes soucieux de la liberté des femmes, autrement dit, des hommes qui s'opposent de quelque manière aux tortionnaires des femmes. D'ailleurs, la mère de la narratrice, elle-même entraînée par la permanence des pratiques courantes, tenait particulièrement à ce que sa fille restât vierge, bien qu'elle n'utilisait jamais le mot « virginité » : « Tu la perds (elle ne prononçait jamais le mot virginité) tu la perds, et c'est la fin de nous, c'est la fin de tout, tu la perds, et ton père nous jette dans le désert, tu la perds et tes frères et sœurs seront orphelins à la merci des vampires. Tu la perds, et je t'égorge. » (40). En plus des invectives et imprécations, la mère, tout comme la vieille des bidonvilles que je viens de mentionner, s'adonnait au contrôle systématique du vagin de sa fille et il suffisait que cette dernière refuse pour que sa mère ait des crises de colère : « Mais s'il arrivait que je veuille me dérober à l'inspection du fond de mon vagin, qu'elle auscultait munie d'une loupiote à piles, à la recherche de la fameuse membrane pratique qui m'humiliait, qui me mortifiait (...) ma mère hurlait, se déchirait les joues, s'arrachait les cheveux par touffes, prenant Dieu, ses prophètes et les saints de la terre à témoin » (41). En un mot, on pourrait dire que sous la plume Leïla Marouane la femme, encore plus que l'homme, devient un gardien féroce et acharné que du temple et des traditions dévalorisantes pour la femme. Il en résulte pour la jeune fille un traumatisme permanent, car





réduite à son corps, elle est victime de la haine de soi : « Je ne savais alors que faire de mon corps ainsi exposé, ni comment détourner le regard de mon procréateur de ma nudité, un regard dont je n'ai pas saisi l'expression, qui allait s'ancrer telle une écharde dans ma mémoire, me donnant toutes les peines du monde pour l'en déloger » (26).

Cette réduction du personnage féminin à son corps, mieux à la vie nue, par la société coloniale ou les défenseurs de la tradition installe la femme au cœur d'un paradoxe dont l'aporie qui en résulte est interpellatrice. Elle assure la perpétuation de la famille et veille aux tâches ménagères mais sa fonction de procréatrice ou de donneuse de vie la met pas à l'abri du pouvoir de donner-la-mort que la société applique sur elle sans appel et à son gré. L'idée du camp s'impose dès lors ici comme la matrice la plus achevée de l'espace dans lequel évoluent les femmes dans *La jeune fille et la mère*, biopolitique par excellence. Les stratégies et du patriarcat et du pouvoir colonial à l'égard des femmes se donnent ainsi à voir comme des dispositifs d'enfermement et de contrôle c'est-à-dire en même temps comme une mise au ban de la femme. Au point que l'on puisse reprendre ce que disait Judith Revel des banlieues françaises et l'appliquer à l'espace du roman de Leïla Marouane. En effet, analysant ce qu'elle considère comme étant « la vie en milieu précaire » dans les banlieues françaises, Judith Revel reprend à son compte une conférence prononcée par le philosophe italien Giorgio Agamben, et énonce la thèse selon laquelle « la métropole est devenue l'espace où s'appliquent désormais en même temps les deux grands paradigmes historiques de gestion des hommes décrits par Foucault, celui de la lèpre, et celui de la peste » (2007)¹. Grande est l'analogie entre les banlieues françaises et l'Algérie que donne à lire Leïla Marouane, car dans un cas comme dans l'autre il est question de vie nue. La lèpre et la peste, telles semblent être la pathologie- dans toutes les acceptions du terme- qui caractérise la jeune fille et la mère qui sont d'autant plus victimes de biopolitique qu'elles évoluent dans une prison qui a pris les allures d'un camp. Or, ainsi que l'écrivait justement Giorgio Agamben, « par le fait même que ses habitants ont été dépouillés de tout statut politique et réduits à la vie nue, le camp est aussi l'espace biopolitique le plus absolu qui ait été jamais réalisé, où le pouvoir n'a en face de lui que la pure vie biologique sans aucune médiation » (2002: 51). Cette situation de biopouvoir et son corollaire de réduction de la femme à un objet va cependant trouver sa réponse dans les pages mêmes de *La jeune fille et la mère*. Ainsi qu'on va le voir maintenant, Leïla Marouane articule la libération de la femme à la libération du territoire national algérien de l'emprise des forces coloniales.

Ordre colonial et transgression féminine

Dans *La jeune fille et la mère*, la similitude entre les trajectoires des femmes et celles du pays est frappante. Tout se passe en effet comme si la femme est une métaphore de la nation, le

¹ Voir Revel, Judith. « De la vie en milieu précaire (ou comment en finir avec la vie nue) ». *Multitudes*, 27(2007). <http://multitudes.samizdat.net/De-la-vie-en-milieu-precaire-ou>





destin de l'une ressemblant étrangement à celui de l'autre. Pour un roman qui ne s'encombre pas de procédés stylistiques et de figures de rhétorique, on pourrait presque affirmer que la fiction de Leïla Marouane repose toute entière sur une métonymie. En admettant que l'invasion coloniale avait pour cible le pays à coloniser et ses habitants, on comprend que derrière la focalisation sur la figure féminine, se profile en fait une réflexion sur l'espace national. Au même titre que les femmes du roman, le territoire algérien s'est vu violé et soumis. D'ailleurs, la prostitution coloniale dont je parle plus haut recoupe de la manière la plus intelligible cette communauté de destin que partagent les femmes et leurs pays. Que la soldatesque française dont la malicieuse mission est de soumettre l'espace national au diktat d'une métropole se charge de l'organisation, voire de l'institutionnalisation de la prostitution révèle que la colonisation était non seulement un contrôle des terres et ressources, mais également une déshumanisation des hommes et plus particulièrement des femmes qui rentraient dans une économie politique de la dépense, ainsi que je l'ai montré plus haut au sujet du biopouvoir et du contrôle des corps féminins. C'est à la faveur de l'intrusion de ou plutôt du retour sur l'histoire de la mère dans le récit des tribulations de Djamila que Leïla Marouane souligne la question de la libération de l'Algérie, la problématique de l'affranchissement du corps national de la tutelle coloniale, pour ainsi dire.

Le roman informe le lecteur de ce que les femmes ont apporté une contribution efficace à la résistance anticoloniale. J'ai déjà mentionné la scène de tentative de viol de la grand-mère de la narratrice par les soldats français, scène dans laquelle la violence qu'exercent les militaires français est analogue à celle, impitoyable et meurtrière, que leur armée déploiera pour essayer d'écraser les résistants algériens pendant la guerre de libération. En effet, la folie dans laquelle sombre la mère de la narratrice Djamila remonte aussi loin qu'à son enfance, en pleine occupation de l'Algérie. Je l'ai également déjà dit, cette folie pousse la mère à une violence dont sera victime sa fille. Au fond, l'obsession de la mère est de garantir à sa fille un avenir dont elle avait rêvé et qui s'évanouira devant la réalité des faits, et qui explique le déploiement de stratégies diverses, allant des joutes verbales à l'usage de la force, en passant par la simulation de la folie: « (...) ma mère avait tenu à ce que mon destin soit celui d'une femme libre. Elle me voulait instruite, ma mère, elle y croyait dur comme fer, à mon avenir d'érudite, elle se persuadait que j'irais loin, à l'université et au delà, sur la lune, ou sous les mers, là où, la tête haute, je ne serais à la merci de personne » (12). La mère qui, dans le roman, se bat pour un avenir meilleur pour sa fille n'est en fait rien d'autre qu'un ancien combattant engagé dans la résistance et pour l'indépendance de son pays. Le parallèle entre le corps national et le corps féminin est encore plus frappant quand on découvre que sans entraînement, sans formation militaire préalable, ne serait-ce même que vue dans la fiction, la mère de Djamila « était prête à mourir pour la souveraineté de son pays, et sa propre liberté, [et devient] du jour au lendemain l'agent de liaison le plus couru de la région » (16). L'identification ou plutôt la confusion entre le corps de la femme et le pays est encore d'autant plus profonde que « tout comme ce pays, j'ai besoin, moi, de vivre sans chaînes et





sans camisole, j'ai besoin d'air et de liberté »(16) ainsi que s'écrie la mère de la narratrice. Tout se passe alors comme si la conscience nationale motive, voire provoque la conscience de soi-même et de son statut par la femme, ou l'inverse.

C'est en tout cas ce qui ressort de l'itinéraire de la mère de Djamila qui, ayant fui un mariage forcé avec l'aide d'autres femmes de leur ferme familiale, se voit recueillie par des rebelles qui s'organisaient dans la clandestinité et vivaient dans le maquis. Notons deux choses avant d'avancer. La première c'est cette solidarité entre les femmes, et la seconde la brisure de la frontière entre hommes et femmes face à l'invasion coloniale. Ceci est exemplifié par le fait qu'en temps de conflit, « les hommes (...) s'aperçurent de l'existence des femmes, de leur bravoure surtout, et entreprirent de les recruter. Le père le plus récalcitrant ne pouvait alors s'opposer à la requête des héros » (16) C'est donc d'avoir traversé ces turbulences relatives à l'histoire de son pays que la mère rêve d'un avenir meilleur pour sa fille. Ce rêve sera brisé d'abord par le fait qu'à l'image du reste de l'Afrique, le soleil des indépendances ne brillera pas, terni par les conditions dans lesquelles les pays africains accèdent à l'indépendance, et des manières dont l'indépendance ne fut qu'une substitution d'un tortionnaire par un autre : « les combattants dont tu parles, vieille folle, ne sont plus. Ils ont été remplacés par des transfuges et des traîtres qui se moqueront de toi et de ta révolution » (104) dit le père de Djamila à sa mère pendant une dispute, cette mère, combattante engagée dont témérité lui a valu le surnom de la Jeanne D'Arc des djebels, « l'illettrée devant qui les hommes se prosternaient » (14). Face à cette chute, la mère de la narratrice va penser et mettre à exécution nombre de stratégies, véritables plans de guerre pour retrouver sa dignité face au patriarcat, ainsi que celles de ses bourreaux car elle était consciente qu'elle ne « serai[t] jamais libre si les hommes, [s]on père, [s]es oncles, [s]es frères, [s]es cousins, [s]es voisins ne l'étaient pas » (17). Parmi ces stratégies, celle qui consiste pour la mère dans le roman, à violenter physiquement sa fille, déployant par la même une véritable ruse, un puissant subterfuge pour la faire échapper à la menace d'un mariage forcé qui planait sur elle. Dans le roman, le moment inaugural de la brisure des chaînes du silence se trouve dans la scène où la mère s'oppose brutalement au projet de mariage de sa fille et renvoie brutalement et sans autre forme de procès le groupe de femmes venues emmener cette dernière en mariage. A cette transgression de l'autorité du père, s'ajoutent les transgressions de la jeune fille Djamila et l'organisation des femmes pour prêter mains fortes aux résistants à la force coloniale. Mis ensemble, ces instants de refus de l'ordre établi et de renversement des forces en présence viennent valider la rédemption qui fait suite à la chute des femmes et du pays, selon une dualité bien connue. Ainsi, en donnant sa vie dans l'espoir de sauver celle de sa fille, la mère de la narratrice, en raison du sacrifice analogue qu'elle fit pour la souveraineté de son pays, constitue la figure intégrale du personnage qui rend possible l'identification du corps féminin comme corps national.



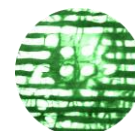


En manière de bilan

J'ai montré, tout au long de cet article, que l'inscription du corps féminin dans *La jeune fille et la mère* de Leïla Marouane, au-delà de la figure féminine, est une métaphore du corps national. L'occupation et la spoliation du territoire national ont été mis au miroir de la biopolitisation des rapports humains et donc du contrôle du corps féminin pour illustrer la relation entre femmes et nation, afin de mettre en évidence la transgression comme mode opératoire et gage de l'autonomie du personnage féminin, ainsi que de la souveraineté de l'espace national. Ainsi, par le truchement de son roman, Leïla Marouane se pose en déclencheur de la mémoire contre l'oubli, cet oubli qui « reste l'inquiétante menace qui se profile à l'arrière-plan de la phénoménologie de la mémoire et de l'épistémologie de l'histoire » (Ricoeur 536). En permettant donc un retour sur la mémoire coloniale en Algérie par le biais d'une anamnèse, Leïla Marouane souligne la contribution des femmes aux luttes d'indépendance, afin que nul n'ignore. En somme, il me semble que l'écriture de *La jeune fille et la mère* situe son auteure au cœur de la troisième période de la défense de la culture nationale qu'identifiait Frantz Fanon dans *Les damnés de la terre*, en ceci que Leïla Marouane « se transforme en réveilleur de peuple » qui donne à lire une « littérature de combat, littérature révolutionnaire, littérature nationale », ayant ressenti « la nécessité de dire [sa] nation, de composer la phrase qui exprime le peuple, de se faire le porte-parole d'une nouvelle réalité en actes » (211-212). C'est dans ces conditions de production qu'en libérant la femme algérienne par le biais de son roman, Leïla Marouane réécrit en même temps l'histoire de la libération de l'Algérie, son pays natal. Et l'on peut conclure : *La jeune fille et la mère* de Leïla Marouane est doublement un roman de la révolte féminine et un projet historiographique qui focalise sur la narration d'une nation, l'Algérie.

Bibliographie

- Agamben, Giorgio. *Moyens sans fins. Notes sur la politique*. Paris : Rivages Poches, 2002.
- Bozon, Michel. *Sociologie de la sexualité*. Paris: Nathan/VUEF, 2002.
- Cazenave, Odile. *Femmes Rebelles : Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*. Paris : L' Harmattan, 1996.
- Chikhi, Beïda. *Maghreb en textes. Ecriture, histoire, savoirs et symboliques*. Paris : L' Harmattan, 1996.
- Fanon, Frantz. *Les damnés de la terre*. Paris : La Découverte, 2002. [1961]
- Marouane, Leïla. *La jeune fille et la mère*. Paris : Editions du Seuil, 2005.
- Orlando, Valérie. *Nomadic Voices of Exile. Feminine Identity in Francophone Literature of the Maghreb*. Athens: Ohio University Press, 1999.





Du corps féminin comme corps pathologique : disqualification sociale et biopouvoir en Algérie postcoloniale

- Ousmane, Sembene. *Les bouts de bois de Dieu*. Paris : Pocket, 1960.
- Rancière, Jacques. *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris : La Fabrique, 2000.
- Ricœur, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Seuil, 2000.
- Taraud, Christelle. *La prostitution coloniale*. Paris: Payot, 2003.

